

revient pratiquement dans toutes les tentatives de définir la littérature contemporaine, puisqu'il s'avère, selon Samoyault, trois fois faux : il ne définit le réel que par la réalité (p. 84) qui, elle, a « l'existence d'un simulacre et elle est leurre » (*ibid.*) et parce que « le retour équivaut à une restauration » (pp. 84-85). L'interrogation sur les attentes que nous nourrissons face au réel inventé par la littérature débouche sur la conclusion que le seul mode d'accès à ce dernier est « la refondation d[u] sujet poétique » qui assume l'expression « de ce qui est irréductible » (p. 87). Pour la littérature d'aujourd'hui, cette refondation semble passer justement « par le lyrisme » (*ibid.*). Et pour accéder au réalisme lyrique, il faudrait emprunter la voie du sujet lyrique.

La difficulté que représente le thème de la fin fait du dernier texte de ce volume intitulé « Le temps des spectres » une mise en perspective des concepts majeurs qui se sont proposé d'englober les orientations de la littérature dès les années 1980. **Lionel Ruffel** y passe en revue les implications palpables qu'incarne le recours aux notions de fin, d'impureté et de spectralité, notamment lorsqu'il s'agit de définir notre époque par rapport à la modernité. Si les deux premières permettent de saisir le sens de la postmodernité comme une modernité impure et comme la fin des idéologies, c'est en premier lieu en matière du romanesque actuel que l'on peut en trouver l'image concrète. Ici, ces deux notions sont révélatrices, car la fin dans le domaine du roman joue le rôle de « l'abandon de son propre comme objet », provoquant une tension renouvelée vers son dehors, et l'impureté en fait un genre qui « excède la possibilité de tout propre » (p. 102).

En revanche, l'effet de spectralité annoncé dans le titre de ce texte consisterait à réanimer le roman de la conjonction qui devait être conjuré par la modernité. Dans la littérature contemporaine, ce phénomène se manifeste, selon l'auteur, dans l'évocation fréquente de « l'histoire, de la philosophie ou de la politique » (p. 107). A en juger selon les textes romanesques (*Sniper* de Pavel Hak ou *Un des malheurs* d'Emmanuel Darley), il ne s'agit plus d'observer le retour de la modernité, mais plutôt son spectre qui en incarne « un désajustement, une intempestive, une superposition » (p. 109). Aussi, les oeuvres des auteurs comme Marie NDiaye, Eric Chevillard, Marie Darrieussecq ou Will Self mettent en scène cette spectralité à travers la réapparition fréquente de spectres, de revenants et de fantômes. Cette observation permet à Lionel Ruffin de conclure que la spectralité devient, une fois franchies les frontières de la littérature, une réflexion générale sur l'impureté des arts et un enjeu de la vie contemporaine. Mais avant tout, elle est une réflexion sur la fiction et ses rapports à l'image.

Si le manque de concepts apparaît comme le défaut majeur de la critique littéraire contemporaine, ce petit volume substantiel semble s'être donné pour but, à juste titre, de remplir cet abîme. Et il faut reconnaître tout de suite qu'il est, et restera sans aucun doute, un outil efficace pour saisir la pluralité des approches et des pratiques qu'offre la production romanesque actuelle. Traçant des chemins possibles pour appréhender le champ du roman contemporain, les réflexions y rassemblées inspirent en effet leurs prolongements et ramifications par le biais de l'étude des œuvres d'aujourd'hui.

Petr Dytrt

Charles Dantzig, **Dictionnaire égoïste de la littérature française**, Paris, Grasset, 2005, 15x23, 968 p.

Charles Dantzig, essayiste, poète, romancier, traducteur de l'anglais et auteur d'une quinzaine d'ouvrages, dont le roman *Nos vies hâtives* a obtenu les prix Roger-Nimier et Jean-Freustié, a bouleversé le public littéraire en septembre 2005 par la parution de son dernier livre *Dictionnaire égoïste de la littérature française*. L'œuvre a provoqué des réactions contradictoires de critiques. Certains, exaltés, prennent la parution de cet ouvrage pour « l'un des grands bonheurs de cette rentrée » (Jean-Louis Hue, *Magazine littéraire*), d'autres, tout en appréciant l'approche originale de

l'auteur, lui reprochent l'utilisation des « aphorismes gratuits » et qualifient son œuvre d'« un traité de cuistrerie mondaine » (Baptiste Liger, *Lire*).

L'ouvrage correspond, par sa forme et son étendue, au genre du dictionnaire. Les différentes entrées sont rangées par ordre alphabétique, la longueur de chaque article varie selon l'importance que l'auteur lui attribue. Les titres sont composés tantôt d'un mot ou nom (Public), tantôt d'une expression ou d'une phrase entière (Où sont les bons livres ?). Dans sa totalité, le *Dictionnaire* rassemble un mélange incohérent de presque cinq cents articles consacrés aux auteurs, à leurs œuvres et aux héros littéraires, de même qu'aux notions théoriques et aux termes sociologiques liés à la vie de l'auteur, du livre et du lecteur. À la fin de chaque article est citée une phrase de l'écrivain ou de l'œuvre traités; suivent en annexe quelques données bibliographiques de base.

Quant au choix des écrivains et des notions abordés, Charles Dantzig le justifie par l'adjectif « *égoïste* » dans le titre de l'ouvrage même. Ce dernier lui permet de procéder librement selon la seule logique de ses intérêts et préférences, sans aspiration à une objectivité générale. S'attachant aux écrivains de divers siècles et courants littéraires, l'auteur néanmoins refuse, par « l'esprit de justice », de présenter nul poète encore vivant car, comme il l'explique, « la mort balaie les anecdotes, époussette les manuscrits, range au fond les moins bons livres, donne au défunt sa place littéraire. » L'auteur montre son penchant pour la littérature de l'entre-deux-guerres, une place importante est accordée aux auteurs « classiques » qu'il apprécie. Certains d'entre eux ont droit à plusieurs entrées, sous différents points de vue. (Proust, *A la recherche du temps perdu*, Proustien, Une phrase de Proust, Une phrase de Swann).

L'inclination que l'auteur montre pour Voltaire est incontestable, il lui consacre presque dix pages et le présente avec tendresse et amour comme un homme sensible et un créateur dont l'œuvre immense est sous-estimée et méconnue dans sa totalité. Montesquieu, le « seul rival international » de Voltaire, est admiré pour « le noble rythme » et les qualités d'écrivain. Balzac est estimé pour sa « divine impartialité » (« Hercule a vécu au XIX^e siècle sous le nom de Balzac »). Parmi les autres écrivains appréciés appartiennent notamment Gautier, Guitry, Morand, Marivaux, Diderot, Vigny, Musset, Mérimée, Zola, Laforgue, Montherlant, Michaux, Genet et Vialatte.

À côté des grands auteurs célèbres, il y a dans le *Dictionnaire* des écrivains moins connus, mais qui sont chers à l'auteur comme c'est le cas du poète Robert de Montesquiou, de l'écrivain « personnel » Léon-Paul Fargue, d'Arthur de Gobineau, « l'un des meilleurs nouvellistes » français, de Henry Jean-Marie Levet, de Pierre Boule, le « Graham Green français », de Charles de Brosses, d'Emmanuel Berl ou de Frédéric Berthet.

Charles Dantzig n'hésite pas à exprimer des jugements assez sévères et parfois féroces sur plusieurs écrivains reconnus par la critique littéraire et qui font parti des manuels officiels tels que Beaumarchais (sa gloire est faite par Rossini et Mozart, « en créant il n'a pensé qu'à l'argent »), Maupassant (trop influencé par Flaubert, il n'a pas de style propre, « cherchant à être simple, il peut être banal »), Claudel (« le huitième jour, Dieu créa Paul Claudel, il avait envie de se foutre du monde »), Rousseau (« l'impuissance à imaginer », un écrivain qui « expose son moi »), Rimbaud (le « premier adolescent insolent » français qui « a eu du talent, puis une crise de génie et puis il s'est éteint ») et Sade (*Infortunes de la vertu*, « l'un des romans célèbres les plus mal écrits de la littérature française »).

De la même façon, l'auteur rejette toute la littérature autobiographique des dernières années, comme la « littérature du moi », pleine de détails intimes et sans grande valeur. Ce qui justifie le moi, c'est (d'après lui) le talent du créateur tel que Pascal ou Valéry. Dans ses réflexions sur le roman il se prononce contre les « autobiographies appelées romans » et insiste sur la nécessité de la fiction romanesque qui utilise peu l'intime. Pour les mêmes raisons, il critique surtout la création féminine : « Comment certaines femmes pourraient-elles être de bons romanciers ? Elles ne regardent qu'elles-mêmes, ne s'intéressent qu'à elles-mêmes [...] le seul sujet qui les passionne à part elles est l'amour, et l'amour, c'est encore elles ». Or, il n'y a pas beaucoup d'articles consacrés aux

femmes-écrivains et, à part Louise Labé, Marie Noël, Madame de Staël, et Marguerite Yourcenar, ils sont tous très critiques. Colette a «tous les traits de l'écrivain paresseux», Françoise Sagan est la «romancière de l'indulgence», Simone de Beauvoir est présentée avec ironie («parfois elle veut faire du style et cela se traduit par l'emploi du passé composé»), l'auteur lui reproche le manque de sensibilité et de fantasia. En ce qui concerne Duras, Dantzig mentionne tout simplement dans l'article sur le roman que «Paris applaudit *Un barrage contre le Pacifique* de Marguerite Duras, qui là, comme dans ses autres livres parle un français de coureur cycliste», et enfin, il ne s'absente pas, avant de la rejeter complètement, d'une petite allusion à Annie Ernaux.

L'approche *égoïste* de Charles Dantzig n'est en dernier ressort qu'une variante de la critique impressionniste et très subjective. Son *Dictionnaire* ne fournit pas d'informations de base, il pourrait plutôt servir comme une lecture agréable, charmante et enrichissante pour ceux qui possèdent déjà une certaine dose de connaissances littéraires. Il est possible de lire l'ouvrage comme on le fait d'un vrai dictionnaire, selon les articles isolés, mais le livre se lit aussi dans sa totalité en tant qu'un témoignage sincère d'une vie liée à la littérature, témoignage de l'histoire d'un lecteur et de sa bibliothèque. Il faut apprécier Charles Dantzig pour son exploit original ainsi que féliciter la Maison Grasset pour cette édition réussie, graphiquement attirante, disposée avec clarté et agréable à lire. On ne regrette que l'absence de l'index des auteurs et des œuvres cités, ce qui rendrait le volume encore plus utile.

Marie Voždová

Federico Faloppa: **Parole contro: la rappresentazione del diverso nella lingua italiana e nei dialetti**, Milano, Garzanti, 2004, 252 p.

Non esiste un linguaggio assolutamente privo di espressioni discriminatorie (possiamo anche chiamarlo con un termine proveniente dall'inglese *politicamente corretto*) e il presente libro ne riporta una prova. L'autore ci presenta un'analisi erudita di ciascuno dei termini in questione, esplica la loro formazione etimologica e le cause socioculturali nel quadro della storia europea che hanno contribuito al cambiamento del loro significato fino ai nostri tempi. Faloppa non si limita solo all'ambiente dell'italiano e ai suoi dialetti, al contrario include tutto lo spazio europeo, citando molti esempi di uso ed abuso delle espressioni.

La società europea, cristiana, ha da sempre cercato di definirsi consapevolmente in opposizione agli *altri*, ai *diversi*. Questi *diversi* si distinguevano dalla società occidentale sia per il luogo della provenienza (in quanto membri dei gruppi etnici non-europei), per la religione, oppure semplicemente per il loro fisico differente.

Il libro è diviso in quattro capitoli di cui ciascuno si occupa di uno dei gruppi di parole più spesso usate per designare gli *altri*. Sono i termini che hanno acquistato nel corso dei secoli una sfumatura negativa, ossia gli *altri* sono diventati sinonimi di persone pericolose, maliziose, dannate. Il primo capitolo intitolato **La parola ebreo** è dedicato alla storia del popolo ebreo e al ruolo degli ebrei nella società europea fino dal Medioevo. Proprio nel periodo delle crociate il termine *ebreo* ha acquistato un valore offensivo ed è subito diventato lo stereotipato sinonimo di usuraio. A questo termine si sono collegate altre espressioni spregiative come *ladro*, *truffatore*, *avaro*, *maledetto*, *vile*. Numerosissime volte, gli ebrei furono accusati di usare poteri diabolici ai danni della cristianità (una delle accuse più irrazionali li indicava come la causa della peste nera). Già dal XIII secolo furono costretti a portare un segno visibile sui vestiti che li identificava come ebrei. Il loro nome è entrato anche nel campo delle scienze naturali, quando alcune erbe portavano l'epiteto *ebraico*. Inutile aggiungere che si trattava di erbe dannose e velenose.

Anche le parole *ghetto* e *sinagoga*, che sono associate alla cultura ebraica hanno assunto il significato di luoghi di abbandono, perfino di peccato, sedi di demoni. Oggi rimangono nel lessico delle